

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Faite à l'os

Francine Gagnon

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (1995). *Faite à l'os*. *Liberté*, 36(6), 80–82.

FRANCINE GAGNON

FAITE À L'OS

Je n'ai pas de photo à exhiber du temps où j'étais plus légère qu'une plume, plus fragile qu'un tremble. Encore aujourd'hui, j'ai peine à fixer l'objectif d'une caméra. Mes yeux se referment comme pour jeter un voile entre moi et l'autre, somme toute deux intrus. Pudeur extrême ou plutôt difficulté à céder du terrain, celui d'un corps passablement animé.

Les spécialistes qui ont désigné le mal en lui assignant un nom aux consonances troubles et qui n'est pas sans rappeler les convulsions des hystériques — *anorexia nervosa* — continuent de réfléchir sur ces « figures de l'indomptable » : s'agit-il de contrôler jusqu'à l'érosion du temps, de maintenir l'enfance sur ses pattes, bref d'une régression à l'infini ? Je préfère penser qu'il est davantage question de refaire à loisir l'expérience du vide. Mon poids en forme de domino devient mon puits du Dôme. Première expérience du refus. Refuser de passer pour une autre. En ce qui me concerne, il était facile de dédaigner le repas convivial où les boyaux se contractent pour laisser entrer le pain bénit. Il me semblait que je cherchais la chair en la refusant. Un supplément de sens qui s'avère incompréhensible pour les seuls attablés du besoin. À la recherche d'un désir qui n'ait pas de faim. L'âme est un antre creux.

Comment saisir à vif cette mort en sursis, cette échine infiniment ployée par l'obscénité des regards? Les sociologues ont eux aussi élaboré une grille pour expliquer l'émergence criarde de ces fantômes décharnés sur la scène publique. Les jeunes filles, surtout visées par le phénomène, désireraient se conformer au modèle prégnant de la beauté, à savoir une silhouette mince, en vogue et tout en clin d'œil, à la Twiggy. C'est donc la fonction spéculaire (et plutôt spectaculaire) qui entraînerait des sacrifices humains, une route pleine de fossiles, écartelés entre les rêves inassouvis des insomniaques et les rives surchargées de terribles maniaques (autrement dit des anorexiques et des boulimiques). L'ennui avec cette théorie, c'est de s'apercevoir que, tout au long de l'histoire, les petits bouts de carcasse desséchée ont essaimé, même aux époques où la chair valait cher.

Ultimement, on prête à ces êtres une nature trop sensible, une porosité telle qu'il ne reste plus que le désordre psychique pour rendre compte de leurs écarts de conduite. Les psychologues tergiversent, font de la mère la clef de l'énigme, pour ensuite réhabiliter cette figure mythique, trop souvent éconduite sur une scène où le roman familial occuperait toute la place. D'autres encore adoptent une approche multi-factorielle qui, néanmoins, fait l'économie de ce qui enclenche ce goût pour la légèreté, cette quête d'un absolu.

Saura-t-on jamais ce qui mène au ravissement : ceci est mon corps. Prenez et mangez. Ceci est mon os. Auscultez avec soin. Il existe une volonté tenace de se satisfaire de peu mais de tout dévorer par ailleurs. De s'abandonner enfin, mais à une requête de soi à travers un corps unique. Une union de l'âme et du corps devenus indivisibles, intouchables. Ni la carotte ni le bâton, fût-il de pèlerin, ne peuvent assouvir le désir. Ne

peuvent jamais l'asservir. Traversée du désert où l'on devient un mirage à force d'échapper à l'emprise des autres.

Un adolescent célèbre s'est déjà demandé : qu'est-ce que le spasme de vivre ? Si le refus marque la première appropriation de la liberté, alors les enfants blessés ne sont plus les symptômes d'une société hyperconsommatrice, ils en sont la matrice. Leur résistance, qui parfois les emporte, traduit, devant les regards ahuris de tous, un vide ambiant. Ne plus vouloir avoir de corps pour s'élever vers autre chose est aussi revendiquer un lieu où les mots et les gestes soient désormais des mets impérissables.

Il paraît qu'on ne sort jamais indemne de cette maladie de l'âme. Épreuve quasi insurmontable : apprend-on jamais à quitter l'enfance ? Ce qu'on interprète volontiers comme des gestes de recul appartient à mon existence même. États de lame qui sape les surfaces dans ce qu'elles ont de plus lourd, risquer beaucoup, pour retrouver la moelle osseuse, seule délicieuse.

Si j'aime par-dessus tout les surfaces lisses, cela explique également pourquoi les photographies me gênent : leur pellicule me renvoie à ce qu'il y a de plus sacré, de plus inviolable, à savoir le fil invisible qui accompagne l'ombre des corps. Ces silhouettes à jamais vagabondes qui font de l'éblouissement le pôle magnétique où les mots glissent sans se fixer. Quitte à y laisser sa peau.